

*A Mortzwiller, le 14 avril 1950*

Mon cher Pierre,

Voici déjà cinq ans que cela s'est passé ... Et pourtant, chaque fois que je ferme les yeux, je revis cette nuit terrible, je revois le sang, les visages terrifiés, j'entends les cris, les balles qui sifflent autour de moi. Soudain, une main dans mon dos me saisit, je me débats, mais rien n'y fait. Puis tout à coup un ordre tombe, donné d'une voix que je reconnais, atterré, et les soldats l'emmènent, « lui ». Voilà le cauchemar qui ne cesse de me hanter. Ma nouvelle famille d'accueil en a très peur. Ils ne savent pas, et je ne leur dirai rien. Il est encore trop tôt et même après cinq longues années, je ne me sens pas prêt de tout leur annoncer. Personne ne peut m'écouter ni me comprendre, Vincent, sinon toi, et tu es si loin, si loin... Mais je sais que du haut de tes belles montagnes, ton chant joyeux de jeune berger s'élève comme une pure et douce prière. Comme elles me manquent, ces hautes cimes blanches, cette nuit tranquille qui se referme sur elles après leur divin embrasement, tandis que les étoiles apparaissent une à une dans le ciel ! Comme je voudrais pouvoir gambader avec toi dans cette herbe si douce et jouer avec le vent taquin qui me caresse le visage ! Mais non, je dois supporter cette culpabilité qui me ronge sans cesse, qui me brûle tout entier ! Je compte sur mes prochaines activités pour me faire oublier mon chagrin : la semaine prochaine, je pars avec des amis en Bavière... Pense et prie pour moi, je t'en supplie, je fais de même depuis ma petite chambre.

Ton ami,

François.

*Une semaine plus tard, dans un hôtel bavarois*

- François, que fais-tu ? On t'attend pour descendre au réfectoire ! Tous les autres y sont déjà !

François sursaute. Perdu dans ses pensées, il n'a pas vu l'heure tourner. Il jette un coup d'œil à sa montre, peste et s'engouffre en courant dans les escaliers. C'est un grand garçon de dix-sept ans, aux yeux d'une couleur ambre très profonde. Son passé, qu'il prend soin de ne pas dévoiler hormis le fait qu'il est orphelin, lui donne un besoin presque maladif de se dépenser et de rester seul. Une ambiance pleine de mystère plane toujours autour de lui, attisant la curiosité de ses camarades. Son corps athlétique et la mèche de cheveux châains et bouclés qui lui barre le front lui donnent un charme incontestable. Mais pour le moment, il mange comme un automate, entend une conversation sans l'écouter et ne relève même pas les railleries de ses amis. Il songe, perplexe, à ce qu'il a aperçu lorsqu'il contemplait le paysage, par la petite fenêtre de sa chambre d'hôtel. Il a tout de suite été subjugué par la beauté des montagnes qui s'élevaient, majestueuses, encore recouvertes d'un voile de neige à cette période de l'année. Il s'amusait à contempler le pauvre éparpillement de maisons, au fond de la vallée, qui paraissaient si petites, entourées d'un torrent dont le grondement parvenait jusqu'à lui. Puis son attention s'était tournée vers une mélodie qui s'élevait, non loin, chantée d'une voie douce et claire. Il avait alors aperçu une fillette de treize ou quatorze ans, ravissante dans son costume de Bavaroise, avec de longues tresses d'un blond presque transparent. Elle cueillait des fleurs, puis, relevant la tête, aperçut le jeune homme et lui lança un sourire irrésistible. Mais lorsque

le garçon sourit à son tour, ravi, son attitude devint tout à fait surprenante : elle se figea et s'enfuit en courant, laissant là son bouquet de fleurs. François était resté interloqué, et à présent assis devant une assiette fumante, il se demande encore pourquoi la jeune Allemande a réagi ainsi. Autour de lui, l'atmosphère est chaleureuse. Un feu joyeux crépite dans la cheminée, donnant à la grande pièce une luminosité chaude et accueillante. Des rires fusent de tous côtés, des sourires bienheureux planent sur les lèvres et une bonne odeur flotte dans l'air.

- « François ! François ! » Le garçon se tourne vers Philippe, qui éclate de rire tant il a l'air ahuri. « A quoi penses-tu donc ? Tu ne me réponds même pas quand je te demande si tu viens jouer à la belote avec nous ! Allez, viens ! »

Entraîné par son ami, François ne résiste pas. Mais il se raidit tout à coup. Ces mains graciles, qui servent à la table des professeurs, ce sont elles qui tout à l'heure, cueillaient des fleurs si candidement ! Et ces longues tresses, ce sourire lumineux ! Il les reconnaît immédiatement. De la belote, François ne suit rien. Il ne peut détacher son regard de la petite silhouette qui circule entre les tables et ne semble pas l'apercevoir, tout affairée qu'elle est par son travail. Mais quand enfin, les yeux de la jeune fille se posent sur le garçon, ils se baissent aussitôt et la mignonne serveuse retourne avec empressement dans les cuisines pour ne pas reparaître de la soirée. Lorsque François monte dans le dortoir, il ne parvient toujours pas à comprendre la raison de cette réserve.

Le lendemain matin, les étudiants descendent avec impatience dans le réfectoire pour prendre leur petit-déjeuner. Ils s'apprêtent à passer une longue journée et cette idée leur creuse l'estomac. Lorsque François s'assoit, son attention est attirée par un petit carnet dissimulé sous la nappe, juste à sa place. Etonné, il regarde autour de lui mais comme rien ne paraît anormal, il attend la fin du repas patiemment et avant de rejoindre ses amis qui s'apprêtent à partir, il remonte vite dans sa chambre et cache le carnet sous son matelas puis redescend comme si de rien n'était. Toute la journée il ronge son frein, sursaute quand on l'appelle, et lorsqu'arrive enfin le moment du retour, il ne tient plus en place. Arrivé à l'hôtel, il se précipite jusqu'au dortoir, attrape prestement le carnet, l'enfouit dans sa poche et s'enfuit à toutes jambes vers la forêt qui se profile au fond du jardin. A l'ombre des sapins, il ralentit un peu et hume l'air pur qui s'offre à lui. Un tapis de mousse au pied d'un vieil arbre lui paraît alléchant et il s'allonge dessus avec délice. Alors seulement il sort de sa poche l'objet qui a tant occupé ses pensées et l'observe. Il est tout simple, en cuir noir et entouré d'un ruban vert. Les pages à l'intérieur sont jaunies, mais en excellent état. Il a visiblement été conservé avec le plus grand soin. Mais soudain il tressaille et devient blanc comme neige. Le carnet se referme entre ses mains. Non, ce n'est pas possible ! Ce n'est qu'un rêve qui joue avec lui, il va se réveiller, il sera dans son lit, au dortoir ! Il ferme les yeux, les rouvre : Le carnet est toujours là. Avec beaucoup de courage, il décide de rouvrir ce carnet qui à présent lui brûle les doigts. De grosses larmes qu'il ne songe même pas à essuyer coulent sur ses joues palies. Cette écriture, fine et penchée, il ne la connaît que trop. Il la trouvait si belle, petit, il l'admirait tant ! Comment pourrait-il, même après cinq ans, l'oublier !

2 février 1944.

*Il y a une semaine, j'étais encore chez moi, dans ma montagne, avec mon petit François et mes moutons. Rien ne laissait présager le drame qui se passerait deux jours plus tard. Le petit jouait gaiement avec Pierre, son meilleur ami. Moi, je préparais notre action avec sérieux et tout était prévu, revu, discuté. Et pourtant... Je suis maintenant en train de geler dans une grande cour de terre battue, interrogé et torturé plusieurs fois par jour...*

10 avril 1944.

*Ils sont fous ! Tous les jours des hommes, des femmes, des enfants meurent ! Et pas seulement à cause de la torture ! Nous ne sommes pas nourris ici, vêtus de guenilles par un froid mordant, avec aucun abri pour nous protéger des tempêtes de neige. Ce matin encore, j'ai vu, de mes yeux horrifiés, un bébé mort dans les bras de sa maman. Ses mains et ses pieds étaient bleus, et il gisait, inerte, tandis que sa mère pleurait. Et mon petit François, quel sort lui est réservé ? Seigneur, faites que mon sacrifice n'ait pas servi à rien et qu'il ait pu se sauver !*

21 mai 1944.

*Souvent, je passe devant une petite fente dans le mur qui me fait rêver d'escapade et de liberté. Je sais pourtant que seul un tout petit enfant pourrait y passer. Et c'est ce qui se passa pas plus tard qu'hier ! Comme à mon habitude, j'observais en cachette ce coin retiré, quand une tresse blonde apparut, bientôt suivi d'une jolie tête où trônaient deux grands yeux noirs puis d'une robe propre et fleurie. Une petite fille ! Une petite fille venait d'entrer dans cet enfer ! Hélas, ce qu'elle découvrit ne répondit pas à ses attentes, et ses yeux exprimaient la compassion en me voyant si maigre et démuné. Heureusement, elle ne vit pas toutes les horreurs que comportent le camp, car nous nous trouvions dans un coin désert. Depuis, elle revient souvent me rendre visite. Elle se nomme Luisa et a huit ans. Sa présence me réchauffe !*

Maintenant, François regarde le carnet, hébété. Sur certaines pages, les plus déchirantes, des larmes laissent une trace et font couler l'encre. Alors il pense que ces larmes, ce sont celles d'un homme qui a souffert, à cause de lui ! Il repense à cette nuit, où, tellement fier de faire partie de ce petit réseau de résistants, il n'avait pas été assez vigilant et s'était fait prendre. Puis une ombre avait surgi dans le noir. Une voix grave s'était élevée au milieu des cris et son oncle avait pris sa place tandis qu'il s'enfuyait comme un lâche. En songeant à tout cela, le jeune homme éclate en sanglots. Plus rien n'arrête ses pleurs, il est trop malheureux pour se retenir. Il aimerait avoir le courage de son oncle, relever la tête et garder le sourire, mais il se sent bien trop faible. Soudain une main se pose sur son épaule. François tressaille, relève la tête et voit s'asseoir à ses côtés la jeune serveuse de l'hôtel, elle qui le fuyait il y a peu. On dirait un ange. Ses cheveux blonds forment une auréole autour de son visage et ses yeux noirs expriment une grande compassion. Elle s'installe sans rien dire, sachant qu'une présence vaut souvent mieux que des paroles maladroites et attend que François se mette à parler de lui-même. De longues minutes passent ainsi, sans qu'aucun d'eux ne prenne la parole. Peu à peu le calme reprend sa place dans le cœur du jeune homme. Non, il n'est pas la cause de la mort de son oncle, il n'était qu'un enfant et il a aidé sa patrie. Bien sûr, à cause de sa maladresse, son oncle est parti dans un camp de concentration, mais qui sait s'il n'aurait pas été emprisonné d'une autre manière ? Leur action avait de toute façon échoué, les Nazis avaient fait de nombreux prisonniers et c'est un miracle que lui, François, ait réussi à s'enfuir. Il se décide donc à se redresser, et, rasséréiné, s'exclame : « Parle-moi de lui ! » La jeune fille ne se fit pas prier. Aussitôt elle commença : « Ton oncle était un homme bon et loyal. Lorsque je l'ai rencontré, j'ai eu d'abord très peur : il était d'une pâleur et d'une maigreur extrêmes. Je revenais donc le voir, et chaque fois, il maigrissait un peu plus. Il me parlait très souvent de toi, me montrait même des photos. Je riais en voyant que ton sourire ressemblait tant au sien ! C'est ainsi quand tu m'as souri que je t'ai reconnu ! J'ai pris peur, je me suis enfuie, excuse-moi ! Je ne savais pas comment faire, je ne savais pas comment toi tu réagirais à ce que je devais t'apprendre ! » François sourit en la voyant, si gênée de sa timidité.

- Je lui apportais de quoi manger un peu. Mais je le soupçonnais de tout donner aux autres. Et puis, un jour, il n'est pas venu... Sa voix se mit à trembler, ses yeux s'embruèrent. Je l'ai attendu longtemps, mais comme il ne venait pas, je suis repartie. De même les jours suivants. Et quand j'ai décidé d'aller le chercher, ce que j'ai vu m'a

horri  e. Je suis repartie en courant et j'ai compris que ton oncle ne reviendrait plus jamais me voir ».

Ils restèrent longtemps ainsi, sans rien dire. Lorsqu'ils décidèrent enfin de rentrer, la nuit était déjà tombée, mais ils se séparèrent le cœur léger. Et pour la première fois depuis longtemps, François parvint à dormir paisiblement. Il avait retrouvé la trace de son oncle, et découvrant à quel point il était un héros, il se promit de suivre son exemple. Tout le reste de la semaine, la petite forêt accueillit les rires des adolescents. Et lorsqu'arriva le moment du départ, François savait que Luisa songerait parfois à lui et se dirait : « J'ai un ami, de l'autre côté du Rhin, et quand les vacances arriveront, il le traversera et reviendra me voir. » Et cette perspective lui donnait du courage pour repartir vers la belle France, son pays.